



« Un premier long métrage impressionnant »
CAHIERS DU CINÉMA

« Comment a-t-on pu passer à côté de cette réalisatrice ? »
L'OBS

« La mise en scène, simple et belle, révèle le talent sans ostentation d'une réalisatrice »
TELERAMA

« Cette grande cinéaste encore trop secrète qu'est Joan Micklin Silver. »
CRITIKAT

DVD/RESSORTIES

Hester Street de Joan Micklin Silver (1975)

Arracher le pays, accrocher le cœur

En octobre 2020, deux mois avant la mort de Joan Micklin Silver, le Festival Lumière la mettait pour la première fois à l'honneur, avec une rétrospective en trois films (*Cahiers* n° 770). Depuis, sa visibilité s'accroît, lentement mais sûrement, et ce n'est que justice. *Hester Street*, son impressionnant premier long métrage, ressort ce mois-ci en salles grâce à la récente restauration du Cohen Media Group, qui a aussi favorisé son inclusion *in extremis* dans quelques listes des meilleurs films de l'histoire du récent sondage de *Sight and Sound*.

Dans l'histoire du cinéma américain, «JMS» appartient à cette génération éphémère et diffuse qui, un pied fermement ancré dans l'indépendance, chercha à partir des années 1970 à rapprocher histoires et personnages de la réalité de l'époque tout en gardant l'autre pied dans une filiation avec le mélodrame et la comédie classiques. Autrement dit, la cinéaste s'inscrit dans cette lignée rare et fragile réconciliant le Nouvel Hollywood avec Leo McCarey, que les années 1980 et 90 ont de plus en plus poussée vers le petit écran (où elle travailla abondamment), voire la sortie, lignée dont seul James L. Brooks a réussi à assurer une (relative) pérennité. Deux titres prouvent cette filiation : *Between the Lines* (1977, également restauré il y a quelques années par Cohen Media Group), sorte de *Broadcast News* dans la presse écrite, et *Chilly Scenes of Winter* (1979), chef-d'œuvre avorté, sorti avec un happy end forcé dans un premier temps, puis devenu film culte une fois «sauvé» par la cinéaste, et qui revisite de manière déchirante et sublime la comédie de remariage dans son aspect le plus drôle, pathétique, maladif, émouvant.

Depuis cette perspective, *Hester Street* peut surprendre comme premier geste (tardif, JMS n'étant parvenue à le réaliser qu'à 40 ans, mais en totale indépendance, grâce aux 320 000 dollars économisés par son mari, le producteur et réalisateur Raphael D. Silver, après des années de travail dans l'immobilier). Adaptation de *Yekl: A Tale of the New York Ghetto d'Abraham Cahan* (1896) en costumes et en

noir et blanc, *Hester Street* semble situer sa chronique de l'immigration juive dans un cadre réaliste mais avec une modicité des décors qui rappelle autant les films yiddish (langue qui occupe largement les dialogues) d'Edgar Ulmer que le mélo hollywoodien. C'est pourtant toute la force de Joan Micklin Silver que de s'affirmer dans une forme d'arrachement qui ressuscite celui des Juifs de Russie, de Pologne, de Lituanie et d'autres pays d'Europe de l'Est, dont elle-même est descendante, pour échouer dans le Lower East Side new-yorkais.

Dès l'ouverture, l'arrachement est immédiat. Il concerne, d'abord, la forme : seule la musique off accompagne ces images muettes d'un bal dans une école de danse. Nous voici propulsés d'emblée vers un archaïsme paradoxalement moderne, comme si une volonté de matérialisme documentaire rapprochait le plus possible la forme du film de celle cinématographiquement contemporaine de l'histoire qu'il raconte. Mais le récit aussi travaille cet arrachement : celle qui devient le personnage le plus émouvant du film, Gitl Podkovnik (Carol Kane, nommée à l'Oscar pour ce rôle), est d'abord soustraite du récit, sinon niée. On rencontre en revanche très vite Mammie (Dorrie Kavanaugh), orpheline polonaise devenue directrice de ladite académie, et Jake Podkovnik (Steven Keats), brave Russe ayant laissé derrière lui sa barbe et son vrai prénom (Yekl, donc), tous deux parfaitement intégrés en à peine quelques années («Tu parles l'anglais comme une Yankee!») et vivant ce qui semble le début d'une histoire d'amour ludique mais sincère (le tempo avec lequel Joan Micklin Silver filme leur premier baiser, en secret dans un appartement surpeuplé, ne laisse aucune place au doute). C'est que Jake a escamoté femme et enfant laissés au pays, retardant leur arrivée aux États-Unis comme leur apparition dans le film. Lui-même l'explique à un nouvel arrivant qui cherche son oncle : «Il va bientôt découvrir qu'en Amérique, ça n'existe pas, les parents.» Mais une lettre annonçant la mort de son père arrive pour réveiller temporairement sa judaïté en sommeil

(talit sur les épaules, chapeau melon sur la tête, il prie pour son âme), et avec elle le désir ou le besoin de faire venir auprès de lui sa femme Gitl et son fils Yossele (qu'il rebaptise très vite Joey), dont il n'avait parlé à personne. Antithèse de Jake, le pieux Mr. Berstein (Mel Howard), son collègue dans un atelier de couture et *yeshiva bocher* dans l'âme, s'installe avec la famille dont il devient le locataire, et bientôt le confident de la détrese de Gitl.

La beauté du film consiste dès lors à décrire une communauté (avec tout ce qu'elle a de paisible, ludique, comique) comme un processus constant de déracinement, dont Gitl deviendra la plus tragique victime : son mari se réjouit de vivre «dans un pays éduqué» où «un Juif est un mensch», il la force donc à une intégration à tout prix qui culmine dans une scène ahurissante où il tente de lui arracher les cheveux, croyant qu'elle porte encore une perruque. En ce sens, il n'est pas anodin d'ouvrir le film par un bal : fausse variation fordienne, cette scène de danse ne définit pas le lien commun par le mouvement mais, au contraire, par les détails saisis comme autant de brefs instantanés individuels (les mains d'un vieux monsieur qui jette une carte sur le tapis en pleine partie, une autre qui appuie sur la poignée d'une bouteille à siphon...). La migration est une affaire de montage (il est ici signé Katherine Wenning, précédemment monteuse son de *Lenny* de Bob Fosse, de *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites* de Paul Newman et *Panique à Needle Park* de Jerry Schatzberg). Peu de scènes ont su traduire la tension entre l'ancien et le nouveau monde comme celle du parc, où un champ-contrechamp sépare Jake apprenant le baseball au petit Joey et Gitl admirant l'attachement de Mr. Berstein aux écritures traditionnelles. Joan Micklin Silver filme des créatures restées dans l'entre-deux, violentes et fragiles, tournant en rond autour de leur propre destin, inévitablement imposé.

Fernando Gonzalo

Restauration 4K. Ressortie le 13 septembre.

L'OBS

ÇA RESSORT

Hester Street

♥♥♥ *Drame américain par Joan Micklin Silver, avec Carol Kane, Steven Keats, Mel Howard (1975, 1h30).*



C'est le premier film de Joan Micklin Silver, réalisatrice injustement oubliée, morte en 2020, sur un couple d'immigrants ashkénazes débarqués d'un shtetl dans le Lower East Side juif de New York en 1895, année de naissance du cinématographe. D'où le double hommage, d'un côté au cinéma muet dans les scènes de rue, de l'autre aux origines russes de Micklin Silver via le drame conjugal aux accents tchékhoviens. Tourné pour un budget dérisoire, « Hester Street » doit son charme singulier à son noir et blanc, à sa peinture de la communauté yiddish et à sa jeune actrice Carol Kane (nommée à l'oscar), dont la pâleur enfantine imprègne d'une douceur trouble son émancipation d'épouse bafouée. James Gray s'en est souvenu en filmant Marion Cotillard dans « The Immigrant ». **N. S.**

Télérama

REPRISE

À New York, un couple d'Européens de l'Est se déchire. La composition tout en finesse d'une artiste discrète.

Qui se souvient de **JOAN MICKLIN SILVER** (1935-2020)? À une époque où régnaient les mâles du Nouvel Hollywood – Scorsese, Coppola ou Friedkin –, elle fut pourtant l'une des pionnières du cinéma indépendant. La reprise en salles de **HESTER STREET** permet de (re)découvrir cette ex-rof de musique et autrice de théâtre, devenue réalisatrice sur le tard. En 1975, elle sortait son premier film, étonnante fiction en noir et blanc à petit budget, sur l'immigration des Européens de l'Est dans le New York de la fin du XIX^e siècle. L'histoire d'un joli cœur débarqué de Russie en laissant derrière lui sa femme et son fils. Désireux de s'assimiler, Jake (Steven Keats) a américanisé son nom. Il travaille dans un atelier

de couture, écume les dancings, et conte fleurette à une femme indépendante. Lorsque son épouse, pieuse juive orthodoxe, finit par le rejoindre, le couple peine à se retrouver...

Avec ses dialogues en yiddish, son esthétique de film muet, sa tonalité à la fois burlesque et dramatique, *Hester Street* tranche avec les productions des années 1970, ancrées dans leur temps. Mais Joan Micklin Silver, elle-même issue d'une lignée de juifs russes, y propose une réflexion très actuelle sur le déracinement, et le melting-pot américain. Comment s'implanter dans le Nouveau Monde sans renier sa culture d'origine? Question abordée à travers des scènes de la vie conjugale, le parcours d'émancipation d'une femme, mais aussi dans des séquences chorales, malicieuses, sur la vie quotidienne d'une communauté du Lower East



Carol Kane dans le rôle de la triste épouse.

Side. La mise en scène, simple et belle, révèle le talent sans ostentation d'une réalisatrice, qui, avec ce film modeste, a obtenu un succès critique, une sélection au Festival de Cannes, et une nomination aux Oscars pour Carol Kane, faux airs de Marisa Berenson et composition déchirante. – *Hélène Marzolf*
| En salles.



Immigrant Song

Premier film de Joan Micklin Silver, *Hester Street* aurait pu ne jamais voir le jour si le mari de la cinéaste, qui travaillait à l'époque dans l'immobilier, ne s'était pas lancé pour l'occasion dans la production et la distribution. Réalisé par une femme (« *un problème de plus dont on peut se passer* », selon un directeur de studio à qui le scénario avait été proposé), le film était en plus jugé « *trop ethnique* », pour ne pas dire trop juif. Sélectionné à la Semaine de la Critique de Cannes en 1975, il remporta finalement un beau succès, permettant de lancer une carrière qui connaîtra malheureusement, et injustement, un cours assez chaotique.

À la manière d'un film muet (cf. l'accompagnement au piano, dont la partition ravive le parfum des projections du début du cinéma), le générique nous projette au milieu des circonvolutions amoureuses d'une soirée dansante de la diaspora juive de la fin du XIXe siècle à New York, dans le Lower East Side. L'ADN du film s'affirme immédiatement : Micklin Silver se place au cœur d'une reconstitution dont l'authenticité semble davantage reposer sur des souvenirs familiaux que sur le contenu de livres d'Histoire¹. Saisie caméra à l'épaule et en noir et blanc, la séquence (et le film dans son ensemble), adopte un style qui n'est pas sans évoquer celui des premiers documentaires de Wiseman (c'est l'année de *Welfare*). Les couples se succèdent à l'écran pour finalement dévoiler, au fil d'une chorégraphie de plus en plus insistante, le jeu de séduction auquel se livrent Jake (Steven Keats), dandy malpoli, et Mamie (Dorrie Kavanaugh), la danseuse la plus convoitée de la soirée. La légèreté de cette introduction s'estompe avec l'arrivée du son et la disparition de la musique, qui permet d'en apprendre un peu plus sur les conditions matérielles des deux immigrés (l'un russe, l'autre polonaise) : Jake se vante auprès de Mamie de disposer d'un lit (quand cette dernière dort avec les filles de sa propriétaire), avant de reprendre : « *enfin, ce n'est pas vraiment un lit* ». Le souci d'exactitude sociologique ne se fait pas compatissant, mais témoigne plutôt d'une grande tendresse. C'est un bonheur, pour Micklin Silver, de figurer ce petit morceau de l'histoire des États-Unis en mettant au premier plan des personnages jusqu'ici cantonnés dans l'ombre.

Goodbye O' Lord, I'm going to America

Jake est plus tard rejoint par sa femme, Gitl (Carol Kane), et son fils, Yossele (Paul Freedman), qu'il avait laissés derrière lui en Russie quelques années plus tôt. La scène de leurs retrouvailles à Ellis Island est remarquable : dans un champ-contrechamp redoublant le grillage qui les sépare, l'euphorie de Gitl s'oppose à un sourire timide puis au réel embarras de Jake, qui voit comme un fardeau l'arrivée de cette famille pas

encore américanisée. Le film s'attelle dès lors à montrer le lent processus de déracinement que Jake impose à Gitl et à Yossele, renommé Joey pour qu'il devienne un « *vrai yankee* », ses papillotes aussitôt coupées sous les cris de sa mère.

Micklin Silver fait le choix radical de ne filmer que des membres de la communauté juive, au point que Gitl se demande à un moment « *où sont les gentiles ?* » (c'est-à-dire : les goys). Nul besoin de scène avec un WASP antisémite pour montrer la violence intégrée qu'implique l'assimilation à une autre culture. Mais davantage qu'un portrait sociologique, *Hester Street* déploie surtout déjà la finesse du regard psychologique de la cinéaste, extrêmement précis lorsqu'il s'agit d'ausculter la complexité des sentiments de ses personnages, comme c'est le cas dans son plus beau film, *Chilly Scenes of Winter*. On croit ainsi d'abord assister à une forme de drame de remariage, avant que le film ne bifurque sans crier gare vers un récit d'émancipation féministe, aussi touchant et limpide que le regard ahuri de Carol Kane.

Dès ses premières apparitions, le film se place de son côté, notamment par un petit geste de mise en scène qui fait de Joan Micklin Silver, dans sa manière de s'adapter aux désirs d'un personnage, une lointaine cousine de James L. Brooks avant l'heure, comme d'autres films le confirmeront plus nettement. Gitl, fidèle à la tradition juive orthodoxe, ne veut pas montrer ses vrais cheveux en public. Ellerecourt donc à une perruque (un *sheitel*), que Jake, agacé par son dévouement, lui demande dans une scène de retirer, au moins pour la remplacer par un foulard. Alors qu'il se retourne, agacé, pour la laisser faire, la caméra le suit en panotant jusqu'à la porte de la chambre, pour laisser Gitl se changer hors-champ. Autrement dit, si la femme obéit bien à l'injonction du mari, elle refuse tout de même de montrer ses cheveux, et lorsqu'elle lui demande de se retourner, la caméra obtempère également pour que le spectateur, lui non plus, ne la voit pas tête nue. En laissant de la sorte Gitl, apparemment soumise, dicter la mise en scène, Micklin Silver glisse dès le début du récit un indice sur sa future prise d'indépendance. L'actrice, extraordinaire de douceur et de rage contenue, lui confère un aspect presque mythique. Seule la veulerie de Jake, peut-être un peu trop marquée, vient entacher l'intelligence de caractérisation de ce coup d'essai, malgré une très belle scène de baiser volé dans une cage d'escalier : l'arrivée soudaine de la musique au contact des lèvres semble indiquer qu'il aime vraiment Mamie, par-delà l'intérêt qu'il porte à ses quelques économies. Treize ans plus tard, Joan Micklin Silver filmera de nouveau ce quartier, mais au présent

: ce n'est plus *Hester Street*, mais *Crossing Delancey*, seulement trois *blocks* plus loin. La communauté juive est toujours là, plus intégrée, quoique divisée, et le remariage peut finalement s'accomplir comme à travers un miroir déformé, quand Izzy (Amy Irving), méprisant la tradition, se laisse embarquer dans une rencontre organisée par sa grand-mère (une immigrée polonaise incarnée par Reizl Bozyk, légende du théâtre yiddish), donnant lieu à l'une des meilleures comédies romantiques des années 1980. Ce quartier au Sud-Est de Manhattan, avec ses quelques épiceries juives qui résistent tant bien que mal à la gentrification, portera toujours un peu la marque de cette grande cinéaste encore trop secrète qu'est Joan Micklin Silver.

Marin Gérard

UTRE

UNION
DES JUIFS POUR LA
RÉSISTANCE ET L'ENTRAIDE

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine
Progressiste
Juif

Les Editions de la Presse Nouvelle

Cinéma La chronique de Laura Laufer

HESTER STREET EN VERSION RESTAURÉE, LE 13 SEPTEMBRE AVEC CAROL KANE, STEVEN KEATS, MEL HOWARD

Juan Micklin Silver, disparue en 2020, a tourné son premier long métrage, *Hester Street*, en 1975. Lorsque la réalisatrice présenta son projet aux studios de Hollywood, ceux-ci lui fermèrent leur porte, doutant qu'une femme qui n'avait tourné que des courts métrages *underground*, réussisse d'emblée un premier long métrage, sur un sujet jugé « ethnique », en noir et blanc à l'heure du dékat de la couleur au cinéma et avec une partie des dialogues en yiddish.

Son mari, agent immobilier, décida alors de le produire et parvint à réunir 370 000 dollars. *Hester Street* ainsi réalisé avec des acteurs peu connus et le soutien de John Cassavetes, circula d'abord dans des festivals indépendants, puis arriva à Cannes. Contre toute attente, sa sortie en salles rapporta 14 fois le montant de son budget ! Aucun de ses acteurs ne parlait yiddish, tous l'apprirent d'un comédien venu du *Yiddish Art Theatre*, et Carol Kane incarnant la douce et lumineuse Gitl, qui ne cède rien de sa foi et ses coutumes, emporta le prix d'interprétation aux Oscars.

Hester Street s'inspire de *1941*, une nouvelle d'Abraham Cahan, écrivain émigré de Russie, socialiste, cofondateur en 1897 du journal yiddish *Forverts*. Fidèle à l'esprit du texte, le film sut restituer avec réalisme le conflit des mentalités des immigrants juifs entre tenants de la tradition et partisans de l'assimilation.

1896 : Yankel, émigré de Russie depuis six ans, habite Hester Street, dans le Lower East Side de New York. Juif assimilé, il adopte le prénom de Jake, abandonne sa kippa, rase sa barbe et gagne 12 dollars par semaine dans un atelier de confection. À la mort de son père, sa femme Gitl et son petit garçon le rejoignent. Jake n'observe plus la loi juive et raille ceux qui le font. Gitl refuse d'abandonner ses traditions pour vivre en *goy* américanisée. Le film montre très justement la violence qu'engendre le mari à vouloir forcer Gitl à abandonner sa pertuyage et à couper les cheveux de son petit



garçon qui a dépassé l'âge de la *Halaka*. Le divorce sera d'autant plus inévitable que Jake est amoureux d'une juive américanisée, Mammie Fein.

Toute la vitalité du quartier juif de Hester Street est évoquée dans une séquence en plans courts qui restitue, par maints détails, l'effervescence de la rue avec ses échoppes, ses marchands ambulants, les jeux des enfants, ses jolies femmes... Détails drôles ou touchants : ainsi de la succulente scène où le colporteur joué par Leib Lensky parlant un yiddish parfait, vient vendre ses colifichets, remèdes et tissus à Gitl qui ne demande qu'un philtre pour faire revivre l'amour de son époux. L'essentiel de l'action est confié dans deux pièces : la cuisine où loge aussi Bernstein, juif pieux, collègue de travail de Jake, et la chambre des époux.

Dans l'histoire de Hollywood, le film de Silver occupe une place originale dans la représentation de la judéité. Il faut remonter aux années du muet pour trouver dans *Hanroque* (1920) de Frank Borzage et *Lois du ghetto* (1929) de Frank Capra (deux très grands cinéastes non juifs), l'évocation du conflit entre tradition et modernité, à l'arrivée des immigrants juifs fuyant pauvreté et pogroms. Ce fut aussi le cas du *Chanteur de jazz* de Crowland avec Al Johnson.

Les meilleurs films en yiddish tournés aux États-Unis, dont *Grine Felder* (1938) et *Fischke der Kramer* (1939), le furent en marge des grands studios par Edgar G. Ulmer. Les films en yiddish disparaissent des écrans, mais l'identité juive est au cœur des personnages des Marx Brothers, du cinéma de Jerry Lewis, et plus tard de Woody Allen, Mel Brooks, John Cassavetes (émouvant et délicieux *Minnie et Moskowitz*). Barbara Streisand adapte Bashevis Singer dans *Yentl*, mais tourne en anglais et en hébreu. *Hester Street* reste donc singulier en son genre et en son époque de réalisation, se qualifiant par un réalisme « sociologique ». Une réussite. ■

Raoul Walsh

Troisième grand cinéaste américain avec John Ford et Howard Hawks, Raoul Walsh* commence à tourner en 1914 et finit sa carrière en 1964 sur un très beau western désabusé *Distant Trumpet* qui peut faire dire « Si la dialectique n'existait pas, Raoul Walsh l'aurait inventée ! ». On a souvent dit de Walsh qu'il était l'Alexandre Dumas du cinéma. C'est vrai.

Il fut un merveilleux conteur d'histoires, pour qui l'action était tout, et qui a dirigé parmi les plus grands acteurs de Hollywood, lesquels l'aimaient et devinrent ses amis : Douglas Fairbanks Sr, Errol Flynn, James Cagney, Humphrey Bogart, Clark Gable, Gloria Swanson, Jane Russell, Marlene Dietrich, Virginia Mayo, Ida Lupino...

Près de 130 films, d'où se détachent plusieurs chefs-d'œuvre, dans presque tous les genres. Citons quelques titres : *Le Voleur de Bagdad*, *Sadie Thompson*, *La Piste des géants*, *La Charge fantastique*, *Gentleman Jim*, *Colorado Territory*, *La Vallée de la peur*, *Les Implacables*, *L'Esclave libre*, *Esther et le Roi*.

Ses films de guerre sont parmi les plus grands, *Les Nix et les Morts*, *Le Cri de la victoire*, *Objective Burma* et ses films noirs restent des modèles, *High Sierra*, *Les Fantastiques Années vingt*, *La Femme à abattre*, *L'Enfer est à lui* (1949). ■

La Cinémathèque française présente 80 films de Raoul Walsh, du 30/08 au 06/11/2023.

* Raoul Walsh - *En jeux*, sous la direction de Mathieu Macheret (avec la contribution de Laura Laufer). Ed. de l'Œil, 2023, 336 p., 30 €.



12

Sep
2023

Joan Micklin Silver – « Hester Street »

Par [Eléonore Vigier](#)

À la fin du XIXe siècle, Yankel Bogovnik, un juif russe (Steven Keats) a quitté la Russie pour s'installer à New York, à Hester Street. D'abord sujet des moqueries de ses camarades américains, il finit par s'intégrer habilement à ce nouveau mode de vie : il se fait appeler Jake, rase sa barbe, et travaille en tant que couturier. Mais lorsqu'il rassemble assez d'argent pour que sa femme (Carol Kane) et son fils viennent le rejoindre aux Etats-Unis, la désillusion et l'exaspération s'emparent de lui : Jake ne peut supporter les difficultés d'assimilation de sa femme à la culture américaine. *Hester Street*, sorti en 1975, est le tout premier long métrage de la cinéaste américaine Joan Micklin Silver, et adapte le roman *Yekl: A Tale of the New York Ghetto* d'Abraham Cahan. Tourné en noir et blanc, le film s'appuie beaucoup sur le jeu des regards pour évoquer les dynamiques conflictuelles entre les personnages, en particulier entre Jake et sa femme Gilt, dont la relation se fissure peu à peu, plongeant Gilt dans une profonde mélancolie. Ponctué de quelques rares scènes en extérieur, dans les rues de la ville, à la frontière des Etats-Unis, et dans un parc arboré, *Hester Street* se construit un peu à la manière d'un huis-clos dans le logement exigu de Jake, Gilt et leur fils, où la colère, le rejet, le désespoir et la peur hantent les murs.



Joan Micklin Silver compose un dyptique entre l'arrivée de Jake à New York et celle de Gilt et son fils. Yankel (futur Jake) devient tout d'abord la risée des natifs américains, le traitant un animal dans un zoo. « *Oh, il rit, regardez !* », s'exclament-ils tout en lui ôtant son chapeau pour l'essayer. Mais bien vite, Yankel anglicise son nom en Jake, et change son apparence physique pour se fondre dans la masse. La transition se fait de manière particulièrement fluide et rapide, de telle sorte qu'il apparaît aux yeux des autres comme un américain à part entière. Mais le tournant s'opère dès lors sa femme et son fils débarquent sur le continent : la séquence de retrouvailles se fait au travers d'une grille, derrière laquelle Gilt s'étonne de voir son mari sans sa barbe — « *Je ne t'ai pas reconnu* », dit-elle, dans un regard figé et mélancolique, qui ne cessera de s'intensifier au fil de son immigration. Dès le début, Jake semble éprouver un certain agacement à l'idée que sa femme ait l'image d'une étrangère. Il la brutalise à la douane, la pressant pour présenter leur certificat de mariage à l'agent, se plaint de l'agitation de son enfant : le choc culturel n'est ici pas tant la confrontation de l'immigrante avec son nouvel environnement, mais plutôt le rejet par son mari face à ses difficultés d'adaptation et son attachement à ses traditions juives orthodoxes. Très vite, Jake impose un nouveau prénom à son fils : il s'appellera Joey, au lieu de Yossee. *Hester Street* dépeint une chronique d'immigration à la fois évolutif et paradoxal : car ici, le rejet de l'immigrante Gilt vient de son propre mari, lui aussi immigré. Une vingtaine d'années plus tard, Jhumpa Lahiri, écrivaine américaine d'origine indienne, produisait le même récit dans sa nouvelle « *The Third and Final Continent* » issu du recueil *Interpreter of maladies*, où un père de famille part s'installer aux Etats-Unis et se retrouve envahi par le choc culturel de sa femme le rejoignant quelque temps plus tard. Dans le film de Joan Micklin Silver, la caméra donne l'impression de tourner en rond, passant du regard furieux de Jake à celui brisé et teinté de mélancolie de Gilt, comme dans une valse de mésestente.



Hester Street, plus qu'un récit d'immigration, donne à voir une peinture déchirante du reniement de l'être (jadis) aimé, où le protagoniste choisit sans hésiter sa cohérence et son apparence sociale plutôt que l'amour qu'il porte à sa femme. Gilt subit de manière ininterrompue des avalanches de reproches, de « *Arrange-toi un peu* », de réprimandes quant à sa perruque juive — « *Ici, on ne porte pas ça* », de « *Va dans la chambre* » dès lors qu'une connaissance de Jake pénètre dans leur logement. Gilt sombre peu à peu dans un désespoir et un sentiment d'incompréhension, sans pour autant céder

à la pression de se conformer aux attentes de la société américaine. Une séquence remarquable par sa mélancolie montre Gilt face à un colporteur, finissant par oser lui demander s'il aurait un médicament pour permettre à son mari de l'aimer à nouveau. De ses yeux profondément teintés de tristesse naît une empathie que seul son fils semble recevoir.

Au contraire d'un nouveau départ dans une ville synonyme de prospérité et de changement —car vers les années 1900, New York était considérée comme la ville industrielle la plus importante des Etats-Unis—, *Hester Street* peint la tragédie d'un amour brisé par le décalage des attentes et la pression sociale. Joan Micklin Silver, avec ce premier long métrage, laisse la saveur amère d'un portrait de femme plongée dans l'affliction et la nostalgie : « *Chez moi, il m'aimait. Il ne me laissait jamais seule* ».

Il ne porte plus ni barbe ni payess, ne se plonge plus chaque jour dans l'étude, et a troqué le yiddish au profit de l'anglais.

Séduisant et coureur de jupons, Jake est également inscrit à une académie de danse où il se rend régulièrement avec sa partenaire, Mamie Fein. Le temps aidant, Jake et Mamie deviennent amants et envisagent d'emménager ensemble.

Par un heureux coup du hasard, Jake parvient à récupérer un appartement qui vient de se libérer, entièrement meublé. Ne reste plus qu'à... payer.

Ses économies étant insuffisantes, il demande à Mamie de lui prêter vingt-cinq dollars afin d'acheter les meubles. La jeune et belle polonaise accepte, la contrepartie étant les fiançailles, puis le mariage. Peu enthousiaste, Jake fait contre mauvaise fortune bon cœur et accepte l'accord.

Parfaitement adapté à la vie et à la culture américaines, Jake va désormais devoir composer avec un fils et une épouse qui ne comprennent pas la langue, et demeurent profondément attachés à leurs traditions. Sans parler de Mamie Fein, qui découvre la seconde vie de Jake au hasard d'une visite impromptue.

Basé sur le livre *Yekl: A Tale of the New York Ghetto*, d'Abraham Cahan, publié en 1896, l'histoire est portée à l'écran près d'un siècle plus tard sous le titre *Hester Street* par la réalisatrice américaine Joan Micklin Silver.

Largement porté par des protagonistes féminines — Mamie Fein, Gitl Podovnik, Mrs Kavarsky... —, *Hester Street*, tourné en noir et blanc, pointe le rôle essentiel de la femme au sein de des communautés juives d'Europe de l'Est, tout en évoquant les difficultés d'intégration des nouveaux arrivants. Si tout ici coule à flots et que les soldats du tsar ne sont plus une menace, la barrière de la langue et la « reconversion » forcée sont autant d'épreuves à surmonter dans ce monde qui ne semble pas être le leur.

Carole Kane, interprétant Gitl Podovnik, avait été nominée aux Academy Awards en 1976 dans la catégorie Meilleure actrice.

Hester Street ressortira en version 4K restaurée le mercredi 13 septembre.

Hester Street, de Joan Micklin Silver.



FUCKING CINEPHILES

Chaque année, le cycle Histoire Permanente des Femmes Cinéastes du Festival Lumière nous offre l'opportunité de découvrir des réalisatrices, que leurs travaux soient peu trouvables (parce que copie trop abîmée ou même parfois, perdue ...) ou que leurs noms ont été totalement oubliés ou effacés de l'Histoire. Ida Lupino, Larissa Chepitko, Muriel Box, Mai Zetterling et bien d'autres ...

En 2020, c'était au tour de Joan Micklin Silver, cinéaste américaine, d'être mise en ... Lumière. Son nom ne vous dit rien ? C'est normal, ses films sont presque introuvables et sa carrière peu mise en avant, malgré quelques petits succès, un passage à la Semaine de la Critique de Cannes et quelques noms connus (Mark Ruffalo, Jeff Goldblum) passés devant sa caméra. Il aura fallu que son mari Raphaël D. Silver s'improvise producteur pour que son premier long métrage voit le jour. Écrit et réalisé par une femme à une époque où peu de femmes avaient l'occasion de réaliser, **Hester Street** avait aussi le malheur d'être "trop ethnique" pour les sociétés de productions de l'époque. Parce qu'on ne voit que des personnages juifs.



Copyright Splendor Films

Ce premier long métrage plonge dans la communauté juive de New York où Jake s'apprête à recevoir sa femme, Gitl et son fils, restés en Russie tandis qu'il s'installait aux États-Unis. Mais le couple n'est plus sur la même longueur d'onde.

Lui s'est américanisé, jusqu'au prénom, pour être un « véritable yankee ». Elle suit toujours les préceptes juifs orthodoxes, porte perruque et vêtements austères. Ce que lui propose Jake est un dur processus d'adaptation, sans lui laisser le temps de pleurer son déracinement ni d'essayer de comprendre sa difficulté à abandonner toutes les traditions inculquées depuis longtemps.

Noir & blanc, musique, gestuel. Tout fait penser aux premières œuvres cinématographiques. Un prologue qui aurait pu être un film d'Alice Guy (qui a filmé elle-aussi le choc des cultures de russes émigrés à New-York, façon pastiche dans **Making An American Citizen**). Après le générique vient la parole, Joan Micklin Silver s'éloigne des prémisses du cinéma et affirme sa patte visuelle avec un ton plus documentaire. La reconstitution de l'année 1896, dans un moindre budget, force le respect. Une minutie qui aide la narration à libérer l'héroïne de son ascèse et qui force le regard à prendre en compte chaque point de vue des personnages. La polonaise Mamie (Dorrie Kavanagh), qui économise son argent dans le but de prolonger son indépendance même si elle se marie. Jake, anciennement Yankel (Steven Keats), cet immigré russe qui cherche désespérément la liberté promise par l'Amérique. Et puis sa femme, Gitl, qui ne cherche, tout d'abord, que l'amour de son mari. **Hester Street** n'est cependant pas un banal triangle amoureux car il désire bien plus : mettre en avant ceux et celles qu'on ne voit pratiquement jamais dans le cinéma de l'époque. Ces femmes et hommes, immigré-es, précaires, dont le seul fait d'avoir un lit à soi devient le comble du luxe.



Copyright Splendor Films

Dans ce réalisme criant, Joan Micklin Silver fait poindre les émotions de ses personnages. C'est par sa mise en scène, toujours à l'écoute de leur tempête intérieur, que la réalisatrice s'éloigne considérablement d'une banale reconstitution documentaire. Que ce soit un marché comme une proposition de

liberté de Jake pour son fils, qu'il renomme soudainement Joey ou la pudeur du cadre face à Gitl qui, pour faire plaisir à son mari, enlève sa perruque pour mettre un foulard à la place (la caméra la place subtilement en hors-champ le temps du changement), **Hester Street** ne cesse d'étonner face à ces trouvailles visuelles, preuve du regard sensible et juste de sa réalisatrice. Le manichéisme des personnages (le veule mari infidèle et la faible femme sous la coupe de son époux) se montre plus flou à mesure du film, leur volonté étant plus ambivalente. On peut comprendre Jake, jusqu'à un certain point, lui aussi engoncé dans les préceptes inculqués et son besoin de liberté, frustré de n'être qu'un simple ouvrier alors que l'Amérique lui avait promis tant de choses. Et Gitl, impeccable Carole Kane, se métamorphose, d'abord pour son mari puis pour elle-même quand elle comprend enfin qu'ici, elle n'a plus à subir l'humeur de son mari. « *I don't want him back. Enough* » annonce-t-elle dans un anglais parfait, ultime preuve de son émancipation et de son adaptation finale à New York.

Joan Micklin Silver montre une grande tendresse envers ses personnages, qu'elle accompagne avec acuité et précision. Trahir ou ne pas trahir son identité, telle est la question que se pose **Hester Street**, avec en sous-texte, un sujet des plus passionnants : l'impact de l'immigration sur les immigré·es.

AVOIR AIRE

Ce film rare d'une réalisatrice américaine méconnue est un document intéressant sur l'immigration russe israélite aux États-Unis, et le portrait attachant d'un couple en conflit culturel, avec une interprétation éblouissante de Carol Kane.

Résumé : Hester Street, New-York, 1896. Jake, juif immigré, a quitté la Russie il y a trois ans, laissant derrière lui son épouse Gitl et leur petit garçon. Travaillant dans un atelier de couture et fréquentant la belle Mamie, il fait tout pour s'intégrer. Installé, il peut désormais faire venir femme et enfant. Mais Gitl, attachée aux traditions orthodoxes, est déroutée par cette nouvelle vie...

Critique : *Hester Street* est le premier long métrage de la réalisatrice américaine Joan Mickin Silver (1935-2020). Auparavant, elle avait signé deux courts métrages. Par la suite, sa carrière s'est surtout déroulée à la télévision, jusqu'en 2003. Récit de la désagrégation d'un couple de russes juifs immigrés à New York à la fin du XIXe siècle, *Hester Street* frappe par sa volonté de concilier réalisme et drame romanesque, avec un sens de l'épure narrative et de l'ascèse formelle (noir et blanc sobre, choix esthétique de plus en plus rare à partir des années 1970). Adapté d'un roman d'Abraham Caham, le scénario, écrit par la cinéaste, a en partie une trame documentaire, lorsqu'il décrit l'arrivée des migrants à New York, mais aussi lorsqu'il se réfère aux rituels religieux ou aux scènes du quotidien (la visite des marchés). Sans lorgner vers la reconstitution historique méticuleuse et stérile, Joan Mickin Silver captive par ses talents de conteuse cherchant à faire revivre les déboires des migrants. On songe à d'autres films américains ayant abordé ce thème, de *America, America* d'Elia Kazan à *The Immigrant* de James Gray, en passant par *Les émigrants* de Jan Troell, d'après l'œuvre de Vilhelm Moberg.

L'intérêt de *Hester Street* réside aussi dans le subtil portrait d'un couple, puisque Gitl, l'épouse (Carol Kane), arrive sur le continent américain quelques années après Jake, son mari (Steven Keats), et qu'un fossé culturel et sentimental s'est creusé entre eux. Lui a vite pris ses distances avec le rigorisme de sa pratique religieuse (et des traditions russes) pour s'accommoder de la liberté de mœurs (relative, certes) possible sur le nouveau continent. Sa maîtresse Mamie (Dorrie Kavanaugh) lui procure un repos du guerrier qu'il estime mérité, après des journées de labeur dans un atelier de couture où il est exploité par un compatriote. Au contraire de son colocataire Bernstein (Mel Howard), érudit et mesuré, Jake souhaite intégrer, en l'adaptant à ses désirs, les délices de l'*american way of life*. Parlant essentiellement hébreu et d'un tempérament plutôt timide, Gitl ne reconnaît pas son conjoint, refuse d'être coiffée les cheveux à l'air, et peine à retrouver l'estime et l'amour de son époux.



© Splendor Films

On ne saurait parler de film féministe, car la jeune femme ne cherche pas vraiment une émancipation, quand le père de son enfant aimerait qu'elle soit davantage épanouie et ouverte aux possibilités offertes par le pays d'accueil. Pour autant, il se révèle particulièrement goujat à son égard. Modeste et sans effet ostensible, la mise en scène est au service de l'histoire, sans fournir pour autant au métrage une tonalité académique. Certes, le cinéma de Joan Mickin Silver n'est peut-être pas aussi fort que celui d'autres réalisatrices redécouvertes récemment (comme Mai Zetterling) ou dont on connaissait le talent (Barbara Loden), mais ce premier long laissait espérer une carrière fructueuse, ce qui n'a pas été le cas. *Hester Street* doit en outre beaucoup au jeu de ses interprètes dont Carol Kane, qui fut nommée à l'Oscar de la meilleure actrice, mais fut battue par Louise Fletcher dans [Vol au-dessus d'un nid de coucou](#). Auparavant, elle avait été remarquée chez Mike Nichols, Hal Ashby et Sidney Lumet. Seul Woody Allen saura ensuite la diriger avec brio (dans [Annie Hall](#), avant qu'elle ne tourne essentiellement pour le petit écran.

LE BLEU

DU MIROIR

HESTER STREET, 1975

Hester Street, dans le Lower East Side new-yorkais, à la fin du XIXe siècle. Jake, Juif immigré, a quitté la Russie il y a trois ans, laissant derrière lui sa femme Gitl et leur petit garçon. Travaillant dans un atelier de couture et fréquentant la belle Mamie, rencontrée dans une soirée dansante, il fait tout pour s'intégrer. Installé, il peut désormais faire venir femme et enfant. Mais Gitl, attachée aux traditions orthodoxes, est déroutée par cette nouvelle vie...



Il fallait du culot et surtout une bonne dose de créativité pour récréer, avec un budget de 300 000 dollars, l'ambiance du New-York de 1896. Dans un noir et blanc peu contrasté où s'épanouissent les gris, la réalisatrice parvient, en quelques scènes d'extérieurs, à redonner au quartier sa vie d'antan. Le très beau travelling à la moitié du film donne même l'idée d'un foisonnement pittoresque.

Le cœur du film se situe ailleurs, dans un petit deux pièces que Jake partage avec l'austère M. Bernstein, ancien talmudiste. Suffisamment installé, Jake peut faire venir Gitl, sa femme et Yossele, son fils. Mais Gitl n'entend pas, au nom d'une assimilation factice, trahir son identité. Elle refuse de sortir cheveux non couverts et d'appeler son fils Joey, prénom abruptement attribué par son père.

Le film est formidable en cela qu'il déroule le drame conjugal tout en brossant le portrait de cette communauté juive immigrée. Micklin Silver avec justesse et légèreté, réussit parfaitement, avec une grande tendresse pour ses personnages, à émouvoir et faire sourire d'un même geste.

L'émotion du film doit beaucoup à Carol Kane, petite poupée de porcelaine à la volonté d'airain. Elle donne au récit d'émancipation une tonalité existentielle et au film une densité dramatique surprenante. Elle obtiendra une nomination pour l'Oscar de la meilleure actrice. Traité de manière plus théâtral, le personnage de Jake n'est pas méprisé pour autant. Il s'accommode, mu par l'optimisme de la volonté.

Ayant obtenu le divorce (scène qui relie Gitl à Viviane Amsalem dans une histoire de l'émancipation des femmes juives au cinéma), elle peut se rapprocher de M. Bernstein et envisager un destin américain sans rupture avec ce qu'elle a été jusqu'alors.

On retiendra deux scènes qui symbolisent parfaitement le ton du film, fin et léger. Dans la première une dispute éclate entre Jake et Gitl. S'interpose la logeuse, personnage presque bouffon, qui en deux répliques fait exposer la tension en fou rire. On n'en dévoilera une seule : « est-ce que tu peux me pisser dans le dos tout en faisant croire qu'il pleut ? ». La seconde est une petite merveille de subtilité, une déclaration d'amour entre deux timide. Le jeu sur le double sens des dialogues se conclut par un coup de ciseau, sans doute le plus beau de l'histoire du cinéma.